

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Personnages de «Le Pavillon des cancéreux»
(3) : Sigbatov et Chouloubine

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 266-276

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Personnages de
«Le Pavillon des cancéreux» (III) *

Sigbatov et Chouloubine

Ce qu'il est convenu d'appeler le « nouveau roman » chérit beaucoup un mode particulier de composition : **la mise en abîme**. En voici une définition : « résumé de l'histoire inclus par l'auteur dans l'histoire même qu'il développe et dont, de ce fait même, il minimise l'importance expressive et représentative du monde. C'est une micro-histoire, un miroir, un narcissisme de la narration »¹. Souvent, il revêt une valeur révélatrice : il condense ou anticipe un destin.

On pourrait affirmer — *mutatis mutandis*, bien sûr ! — que, souvent, Soljénitsyne procède en artiste de la même manière. Les personnages foisonnent, mais tous se relient les uns aux autres, non seulement par les liens qu'établissent entre eux la maladie, l'hôpital, les soins, tout ce qu'une telle situation implique pour chacun d'angoisse et d'espoir, d'évolution ou d'involution. Car en outre, se dessinent des courbes de destin analogue. Certaines, il nous est donné de les suivre lentement et comme pas à pas (pensons à Roussanov, Kostoglotov, Zoé, Véra, etc.) ; d'autres nous apparaissent en pointillé : je songe, entre autres, à Sigbatov.

Sigbatov

Admirable figure, à laquelle Soljénitsyne semble vouer une tendresse quasi désespérée ; et pourtant, chaque fois qu'il le fait surgir dans le roman, il lui consacre au maximum deux ou trois lignes : elles suffisent néanmoins à rendre présent tout un univers. Sigbatov ne jouerait-il

* Se reporter aux *Echos de Saint-Maurice* 6/3 (1976), 181-190.

¹ *Nouveau roman : hier, aujourd'hui* (10/18, Paris 1972), I, 263.

pas un peu le rôle du Chœur dans les Tragédies antiques ? Ne pourrait-on pas le contempler comme la présence expressive de tout le peuple russe en proie au cancer de l'idéologie, dont on se demande si elle va en tarir la source de la bonté et des joies profondes² ?

Bien que jeune encore, le Tatar Charaf Sigbatov « avait le haut du crâne tout dégarni » (149). S'il n'a pas reçu d'éducation, il jouit toutefois d'un sens inné de ce qui est réellement humain et digne de l'homme : il se situe, spontanément, comme à la source de toute courtoisie, de toute politesse authentique, et s'il engage une dispute, c'est « toujours sur un ton apaisant » (348). Dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, rayonne un je ne sais quoi de doux et de silencieux où frémit une bonté simple et naïve. « Souvent, il souriait d'un pauvre petit sourire, comme s'il s'excusait de tous les tracassés qu'il donnait » (49), comme pour exprimer aussi sa gratitude et parfois même sa compassion (cf. 596-597).

La doctoresse Dontsova était parvenue à dominer son cancer du sacrum, mais il avait dû revenir au pavillon des cancéreux : « Voilà un Tatar nommé Sigbatov, si doux, si gentil, si triste, tellement capable de gratitude, et tout ce qu'on pouvait faire pour lui, c'était prolonger ses souffrances... » (91). Au fait, pourquoi a-t-il été contraint de revenir ? Dontsova l'avait mis en garde avec insistance : « Sois prudent, Charaf ! Ne saute pas, ne te donne pas de coups ! » Or, le seul travail qu'il trouva exigeait qu'il sautât d'une benne, et il finit par recevoir un énorme coup : un tonneau le heurta « juste à l'endroit malade » (50-51). Désormais, le monde du cancer l'engloutit : « Il avait l'air d'un homme qui, ayant souffert tout ce qu'on peut souffrir, a déjà du recul en face du plus extrême malheur, mais que plus rien n'appelle à aucune joie » (60).

Progressivement, la maladie l'efface ; en lui-même, d'abord : « Il était désormais impossible de deviner l'homme qu'avait naguère été Charaf Sigbatov... » (49) ; elle l'efface du milieu des autres : son lit se trouve dans le vestibule³ « à cause de ces bains de chaque soir, et aussi parce qu'il avait honte de la mauvaise odeur de son dos » (48). Son univers se rétrécit toujours davantage : « Toute sa promenade consistait à passer dans la salle voisine pour s'y asseoir un moment et écouter

² Il y aurait, jouant un rôle analogue, le sympathique Ouzbek Akhmadian, le plus joyeux et le plus affable de tous les malades du pavillon. On apprend à la fin du roman qu'il appartient, malheureuse victime, au « système » : symbole de combien d'hommes et de femmes en Russie soviétique ! (cf. 605-606).

³ « ... dans un coin de vestibule, mal éclairé, mal aéré » (596).

les autres discuter ; tout l'air qu'il respirait, c'était ce qui parvenait jusqu'à lui de la lointaine lucarne ; tout son ciel, c'était le plafond » (596 ; cf. 625). Comme une peau de chagrin, l'homme, sa joie, son espoir⁴ s'évanouissent dans « l'hébétude du désespoir » (625).

Sigbatov, à la manière du Chœur de la Tragédie antique, intervient régulièrement — du début à la fin du roman — au milieu des discours et des attitudes de ceux qui l'entourent et qui évoquent, chacun selon son point de vue, le drame de tous : il est là, silencieux, exprimant avec douceur et bonté un espoir qui, chaque jour comme neige au soleil, fond et devient l'eau noire du désespoir. Avant de quitter ce merveilleux personnage, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de ne pas citer longuement Soljénitsyne. La doctoresse Dontsova accomplit sa dernière visite du pavillon, avant d'aller elle-même se faire opérer. Obsédée de son propre mal, elle ne sait plus rien d'autre que la peur et l'angoisse, et passe devant Sigbatov : « Mais même pour cette vie indigente où il n'y avait rien d'autre que la routine des soins, les querelles des filles de salle, la nourriture de l'hôpital et encore les dominos, même pour cette vie-là, avec ce dos béant, à chaque passage du docteur, son regard endolori s'illuminait de gratitude.

Et Dontsova pensait qu'à rejeter ses propres critères familiaux, à adopter ceux de Sigbatov, elle était encore quelqu'un d'heureux.

Sigbatov avait déjà entendu dire quelque part que, pour Lioudmilla Afanassiévna, c'était aujourd'hui le dernier jour.

Sans mot dire, ils se regardaient, alliés défaits mais fidèles, avant que le fouet du vainqueur ne les dispersât chacun de son côté.

" Tu vois, Charaf, disaient les yeux de Dontsova, j'ai fait ce que j'ai pu. Mais je suis blessée et moi aussi je tombe.

— Je le sais, mère, répondaient les yeux du Tatar, et celle qui m'a mis au monde n'a pas fait plus pour moi. Mais, tu vois, moi je ne peux te sauver " » (596-597).

D'autres courbes de destin se profilent comme un trait fulgurant à travers le roman : elles résument toute une vie et constituent la mise en abîme de celle que tracent plus lentement d'autres personnages. En étudiant de façon attentive le roman suivant ce point de vue, nous

⁴ Cf. 201.

verrions, grâce à ce prodigieux jeu de miroirs, à quel point les relations entre les personnages sont complexes et combien Soljénitsyne avait raison d'affirmer qu'il ne privilégiait aucun d'entre eux⁵.

Si Roussanov et sa « réussite » nous est présenté peu à peu, progressivement, Nelly, la fille de salle nouvelle arrivée, précise de manière succincte et souligne l'« admirable » carrière de Roussanov. En effet, Nelly se signale par sa vulgarité, son égoïsme cruel (cf. 48 et ss. ; 354 ; 414) qui lui vaudra une ascension dans l'échelle sociale : à la fin du roman, elle se présente fièrement comme une serveuse (cf. 621-622) ; elle est « parvenue » elle aussi, un peu comme Roussanov en mettant le « système » à son service, quitte à écraser les autres. Assez proche d'elle et de Roussanov, nous aurions outre la fille de Roussanov, quelques médecins et infirmières ; nous aurions aussi Tchaly. Il sait également profiter de la situation, mais, bon vivant, viveur même, sa vitalité demeure assez profonde et saine pour qu'il ne se laisse pas prendre au piège d'un « système » qu'il exploite. Quelque chose en lui fascine Roussanov, mais une certaine liberté, une certaine qualité de son égoïsme vital — qui s'expriment comme ils peuvent — lui échappent néanmoins. Roussanov finira par s'en méfier et reprendra ses distances.

Si Roussanov et ses semblables exploitent l'idéologie à leur profit ; si Vadim, au contraire, se livre tout entier au service de la science et de l'idéologie, Chouloubine nous donne l'occasion de contempler une mise en abîme complexe. Par ce qu'il est en lui-même et à travers son existence, il nous dévoile ce que sont devenus le cœur et la vie de Roussanov qu'a pourris l'idéologie — mais Roussanov est aveugle ! — et il manifeste en même temps l'œuvre transfiguratrice de la souffrance qui sauve.

Chouloubine et Roussanov

Tant que demeure en lui une étincelle de vie, l'homme garde toujours la chance de pouvoir se convertir à la grandeur authentique : voilà, un peu, ce que nous rappelle le personnage de Chouloubine, sorte de titan foudroyé, mais en qui le feu — s'il l'a calciné — lui a pourtant donné l'occasion de renaître.

⁵ Cf. *Les Echos de Saint-Maurice* 6/1 (1976), 23.

Nous trouvons en lui quelque chose de Zoé : la vie s'abîmant en elle-même, tournant sur elle-même, vainement ; et quelque chose de Véra : si ses yeux ont, de façon insistante, la forme circulaire (cf. Zoé), ils ont aussi la couleur symbolique de Véra : tabac clair. Dès sa première apparition, nous pressentons quelles furent ses tentations, quelle est encore sa chance.

« C'était un homme de haute taille, mais très voûté, au dos déjeté et au visage usé à paraître vieux. Il avait des poches sous les yeux, et ses paupières inférieures étaient si tirées que l'ovale horizontal auquel nous sommes habitués était devenu chez lui un cercle, et, dans ce cercle, le blanc des yeux laissait apparaître une rougeur malsaine tandis que l'iris tabac clair paraissait plus gros que de coutume à cause de l'affaissement des paupières inférieures » (405). Cheveux gris (cf. 570-571) et un peu bouclés, voix gutturale (cf. 574), il laisse transparaître quelque chose de fébrile et de passionné (cf. 574) et une volonté de silence, qu'accompagne un regard maussade et fixe.

Il se tait la plupart du temps, par crainte, sans doute, mais aussi parce qu'il aurait beaucoup à dire — Oleg l'a deviné (cf. 570). Alors qu'il est tout regard, il semble aveugle : il ne cesse de remarquer **autour de lui** ce qu'il a trop vu au cours de sa vie, surtout **en lui-même**. Maintenant, il se voudrait aveugle et sourd et muet : mort à un monde qu'il a, hélas ! trop connu, auquel il s'est trop assimilé.

On a l'impression qu'il est en train de sortir d'un horrible, d'un épouvantable cauchemar : apeuré, désorienté, désarçonné, tel un homme « que l'on aurait réveillé à l'improviste au milieu de la nuit » (541). Il devient, par sa présence, source d'inquiétude profonde et de malaise « comme s'ils avaient tous ici quelque chose à se reprocher » (409-410)⁶.

Dès les premiers instants, un secret instinct avertit Roussanov du danger : il ressent le besoin de se rassurer, de conjurer l'ennemi en le « nommant » : « Un hibou, voilà ce qu'il était. Roussanov l'avait aussitôt identifié... » (409-410). S'il se sent tellement menacé c'est que tous deux se ressemblent. Tous deux se sont enracinés dans le « système », mais l'un se pique — à juste titre — d'avoir « réussi », d'être parvenu, tandis que l'autre, le nouvel arrivant, n'est plus qu'une loque qui gêne et répugne : il a échoué. Mais, en fait, l'aveugle, le moribond, le déchu n'est pas celui que l'on pense ! Obscurément et, sans doute, de

⁶ «...regard (...) comme une pression opiniâtre et réprobatrice » (416-417; 423; 431 ; 432 ; 501 ; 503-504 ; 542).

façon inconsciente, Roussanov perçoit que Chouloubine est un peu son propre reflet : cet homme à la démarche contrainte et comme douloureusement gênée, qui clopine plus qu'il ne marche, qui fait penser à « un gros oiseau dont on aurait rogné les ailes pour l'empêcher de voler » (432)⁷, dont un tic traduit sans cesse le sentiment de souffrir d'un carcan⁸, n'incarne-t-il pas la condition réelle du « cadre » Roussanov ? Cet homme qui, même assis, paraît tendu et donne l'impression d'être toujours sur ses gardes, qui se tient souvent des heures debout, appuyé au mur, « avec sa souffrance, avec son silence » (501 ; 503), qui ressemble à un acteur à peine démaquillé, encore épuisé par la représentation (cf. 431-432), ne serait-il pas l'ultime chance offerte à Roussanov ? Ne serait-il pas le dernier sursaut de son propre être spirituel, de cette part de lui-même dont « on » lui a appris d'avoir honte et qu'il est en train de réduire — à jamais — au silence ? Face à Chouloubine, Roussanov va réagir... selon le parti ! Il lui restera fidèle jusqu'au bout, jusqu'au néant.

La confiance de Chouloubine

« Vieux bolchevik de 1917 » (581), il est savant en doctrine marxiste-léniniste et en agriculture (cf. 541 et ss. ; 506 et 579) ; professeur d'université devenu bibliothécaire dans un collège d'enseignement agricole (cf. 432), il a passé sa vie, pendant plus de vingt-cinq ans (cf. 578), dans le mensonge, la peur, la veulerie et la trahison. Comme le pire et le plus vile des esclaves, il a plié l'échine, s'est laissé ameuter pour salir et condamner les autres (cf. 573) ; malgré sa singularité essentielle, il a pensé, agi « comme un seul homme » avec ses semblables, redoutant par-dessus tout de se trouver « en dehors de la collectivité » (576). Il a mené la vie la plus dure, « celle de l'homme qui, chaque jour, sortant de chez lui, se cogne la tête au linteau parce que celui-ci descend trop bas... » (572) : pour suivre les consignes, il a tout renié, sa pensée, sa culture, sa science, son enseignement, il a renié la vérité découverte ou reçue des autres. « Les hommes sont peu enclins à vivre de leur propre expérience, préférant souiller celle-ci par des préjugés. Les idoles, ce sont justement les préjugés » (576).

⁷ Cf. 506 ; 573-574 ; 577 ; 578 ; 580.

⁸ « ... il passa bizarrement sa main autour de son cou, dans un geste circulaire, comme si le col le gênait, alors qu'il n'avait pas de col qui pût le gêner... » (432). « Puis, gardant le corps immobile, il fit un étrange mouvement circulaire de la tête, tandis que son cou décrivait une spirale, comme s'il avait voulu délivrer sa tête sans y parvenir » (504, cf. 573).

Il fut victime des idoles : idoles de la race, de la caverne, du théâtre, c'est-à-dire des « opinions d'autrui qui font autorité et que l'homme aime suivre pour expliquer les choses qu'il n'a pas éprouvées lui-même (...) ou bien qu'il a éprouvées mais pour lesquelles il trouve plus commode de s'en remettre à autrui (...) » ; ou l'adhésion immodérée aux données de la science. En un mot, c'est l'acceptation volontaire des égarements d'autrui » (576-577). Victime enfin des « idoles du commerce », c'est-à-dire des « égarements qui découlent de l'interdépendance des hommes et de leur vie en commun. Ce sont des fautes qui enchaînent l'homme du fait qu'on a pris l'habitude d'employer des formules qui font violence à la raison. Par exemple : Ennemi du peuple ! Etranger ! Traître ! Et ça suffit pour que tout le monde recule, épouvanté » (577). Et au-dessus de ce monde « un ciel bas d'épouvante couvert de nuées grises » (578).

Que justifiait pareille attitude ? Rien d'autre que la poursuite d'un mirage : le bonheur, le sien propre, celui de sa femme et de ses enfants. Mais voici que sa femme est morte, que ses enfants « inexplicablement rassis » l'ont abandonné et son corps n'est plus qu'« un sac de merde » (578). Après avoir tout sacrifié pour sauver sa famille et sa vie (cf. 580), il connaît le plus total échec, la plus radicale solitude. N'ayant voulu être qu'un tube digestif, s'étant obstiné à vivre, à n'importe quel prix, de n'importe quelle nourriture, il meurt d'un cancer au rectum (cf. 482-483 ; 571-572).

Néanmoins, cette déchéance humaine et sociale nous apparaît comme le sacrement d'un approfondissement spirituel. C'est pourquoi entre Chouloubine et Kostoglotov s'établit aussitôt une entente tacite : ce sont deux « initiés »⁹ qui se rencontrent et se reconnaissent (cf. 431-432 ; vgl. 416-417). Dans le pavillon des cancéreux, règne — nous l'avons vu — la peur et c'est là que, paradoxalement, Chouloubine va s'en libérer ; lui qui s'est obstinément tu, il se met à parler, il ose exprimer tout haut, enfin, ce que, des années durant, il a médité et mûri en lui-même.

Nous l'entendons d'abord dénoncer le culte de la science pour elle-même qui n'éclaircit pas les âmes (cf. 504-505) et nous songeons au mot de Rabelais « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Puis, il critique le caractère inhumain, déshumanisant de certains travaux, dont les autres profitent et il refuse que l'on massacre des

⁹ Cf. *Les Echos...* 6/1 (1976), 27-30.

êtres en attendant des lendemains qui chantent (cf. 505-506). Il ose, au nom de Lénine, contester les différences de salaire (cf. 541-542) que favorise le régime stalinien.

Le fond de sa pensée et de son existence, c'est tout naturellement à Oleg qu'il le confie, de vétéran à vétéran, Oleg l'ayant à son tour « nommé » non point « hibou », mais, dans le respect et l'affection discrète : Alexis Filipovitch (cf. 571).

Nous sommes à la veille de l'opération que doit subir Chouloubine, à une heure et dans une atmosphère de printemps naissant. « La journée était chaude, ensoleillée, l'air était immobile (...) ». Oleg regarde les arbres : « Les uns avaient déjà reverdi à demi, d'autres au quart, tandis que les chênes n'avaient pas encore commencé à s'épanouir. Et tout était bon ! » (569). Le dialogue — si grave — qui va se dérouler se situe donc dans un univers de genèse et l'homme semblable à « la statue du désarroi » (570) recevra un souffle de vie : celui de l'amitié chaleureuse d'Oleg, lui-même lourd intérieurement d'une vie nouvelle, reçue de Véga, à laquelle il est en train de naître. Et c'est la première fois — depuis combien d'années ? — peut-être que Chouloubine va se dire, dire sa vie, reconnaître humblement, pauvrement jusqu'où l'a conduit son opportunisme, dans lequel il lit l'attitude de millions de ses compatriotes : tous n'agissant ainsi que pour obéir à un désir, vivre, « survivre à tout et demeurer » (574-575).

Au fur et à mesure que l'aveu se déroule, Chouloubine se purifie : le ciel commente à sa manière ce qui se passe dans son cœur, à son insu : « ... Le ciel qui n'était pas encore chauffé à blanc (...) gardait tout son bleu entre les flocons blancs d'éphémères petits nuages diurnes » (577-578) ; mais Chouloubine ne semble pas le voir ou n'ose pas y croire. Alors, il continue, évoquant toutes ses trahisons : « J'en avais cédé du terrain ! Oui, mais j'étais en vie, mes enfants avaient pu terminer leurs études » (580). Après avoir d'abord risqué sa vie à fond, « que dis-je, nous n'aurions été que trop heureux de donner notre vie pour la révolution mondiale ! » (581), il s'est soumis — lui, comme tant d'autres ! — à la peur, aux idoles du commerce, aux idoles du théâtre. Mais, sans doute, tout ne serait pas ainsi dévoyé, défiguré si l'une ou l'autre personne en vue avaient eu le courage de réagir — et là, nous touchons au problème essentiel de Soljénitsyne. « Bon, passe encore pour moi : je suis un petit homme. Mais Nadejda Konstantinova Kroupskaïa ? Eh bien ! elle, quoi, elle ne comprenait, ne voyait pas ? Pourquoi n'a-t-elle pas élevé la voix, elle ? Ce qu'aurait pu signifier pour nous tous la moindre prise de position venant d'elle ! Quand bien même elle aurait dû la payer de sa vie. Alors, peut-être, nous aurions tous

changé, nous nous serions tous butés et les choses ne seraient pas allées plus loin » (581).

Une fois de plus, se vérifie le terrible dicton : le poisson pourrit par la tête ; le cancer contamine tout le corps social à la faveur de la lâcheté, de la défection des « grands » qui trahissent l'homme, en eux-mêmes et donc aussi dans les autres.

Son idéal

Comme libéré, clarifié par sa « confession », Chouloubine se retrouve lui-même, pour ainsi dire, et peut, maintenant, faire part à Kostoglotov de ses pensées profondes, de ses convictions personnelles, car, avouet-il : « ... je me reniais et je méditais (...). Je foudrais les bouquins dans le poêle et je réfléchissais. Eh quoi ! Par mon martyre, par ma trahison aussi je ne me serais pas gagné un petit peu le droit de penser ?... » (587) Au long de ses années, il a élaboré l'image d'un véritable socialisme, qui refuse le capitalisme — lequel « avant d'être condamné d'un point de vue économique » l'était déjà « d'un point de vue éthique » (582) —, qui reposerait non point sur la haine, comme on l'enseigne dans les écoles, mais sur l'amour : « Wir haben lang genug gehasst — Wir wollen endlich lieben » (583).

Un socialisme qui ne couperait pas les têtes, qui ne viserait pas à enrichir les hommes ni à les lancer vainement à la poursuite du bonheur, lequel n'est qu'une idole de plus et un mirage. « Offrir au monde une société dans laquelle toutes les relations, dont tous les fondements et toutes les lois découlent de considérations morales et **d'elles seules** » (584). Les préoccupations d'ordre économique venant au deuxième rang seulement. Car ce qu'il convient de proposer d'abord aux hommes c'est « la bienveillance mutuelle » (586) qui pousse à partager « ce qui nous manque ». En effet, « si l'on ne devait se soucier que du bonheur et de la procréation, on encombrerait inutilement la terre et on créerait une société effrayante... » (586).

Chouloubine est alors réconcilié avec lui-même, avec l'homme (Kostoglotov lui donne le bras pour retourner dans leur chambre), avec la nature (enfin, il regarde les peupliers et le ciel joyeux), avec la vie (qu'il ne voudrait pas encore quitter). La rencontre humaine a pleinement réussi : elle a permis à Chouloubine de recouvrer — même à ses propres yeux — sa grandeur foncière, en se mettant, pour ainsi dire, à genoux pour avouer, non seulement sa misère (car, si profonde soit-elle, elle n'exprime jamais l'homme en son entier), mais aussi sa vocation intime, son aspiration irrépessible.

La suite du roman nous apprend que ce dialogue fut, de fait, le sacrement d'une autre confrontation. En effet, une nuit après l'opération de Chouloubine, Oleg entra dans sa chambre ; « il râlait en gémissant », et murmure : « " Je ne mourrai pas tout entier (...) un éclat, hein ?... un éclat ?... " (...) Et Oleg comprit que Chouloubine ne délirait pas. Qu'il l'avait reconnu et lui rappelait leur dernière conversation avant l'opération. Il avait dit alors : " Et parfois, je sens avec tant de clarté que ce qu'il y a en moi n'est pas encore tout moi. Il y a quelque chose de très très indestructible, quelque chose de très très haut ! Quelque chose comme un éclat de l'Esprit universel. Vous ne le ressentez pas ? " » (635-636) ¹⁰.

La vraie rencontre humaine est reconnaissance commune de l'Esprit et communication réciproque de cet éclat qui nous constitue chacun et que nul ne pourra nous arracher. Cela implique que nous sachions aller au-delà des apparences les plus compactes.

En Chouloubine, Soljénitsyne, sans aucun doute, voit et rêve : il voit son pays humilié et défiguré, extérieurement et intérieurement. Il rêve son pays, fidèle à lui-même, fidèle à un authentique socialisme, s'achevant, à partir d'un aveu total et purifiant, vers la liberté (qui est amour de la vérité et vérité de l'amour), et vers la « bienveillance mutuelle », signe de plénitude d'être et de communion personnelle. Son pays où chacun aurait à cœur d'introduire l'harmonie dans un monde chaotique et où chacun prendrait ses responsabilités dans l'histoire humaine.

¹⁰ Ces derniers mots de Chouloubine évoquent à la mémoire la fin du chapitre XXX, où Soljénitsyne nous conduit à l'intérieur de la rêverie du vieux médecin le docteur Orechtchenkov : « Son état intérieur exigeait qu'il se purifiât, qu'il devînt transparent. Et c'était cette immobilité silencieuse, exempte de toute pensée volontaire ou même involontaire qui lui procurait limpidité et plénitude.

A de tels moments, tout le sens de l'existence, de la sienne propre au cours de son long passé, du bref avenir qui lui restait, et celle de sa femme défunte, et celle de sa petite fille, encore jeune, et celle de tous les hommes en général, ne se présentait pas à lui à travers leur activité principale, celle à laquelle ils s'adonnaient exclusivement et sans répit, à laquelle ils accordaient tout leur intérêt et par laquelle ils étaient connus de tous. Non, c'était dans la mesure où ils avaient réussi à préserver, sans la laisser se ternir, se figer, se défigurer, l'image de l'éternité que chacun avait reçue en partage.

Telle une lune d'argent sur le calme de l'étang » (567).

On pourrait lire les pages remarquables de Paul Valadier, *Un christianisme au présent* (Cerf-Desclée, Paris, 1975), en particulier 74.

L'étude de ces quelques personnages nous aura permis de mieux sentir l'extraordinaire grandeur de *Le Pavillon des cancéreux*. Il nous apparaît comme un de ces livres qui nous permettent de discerner en nous-même et dans notre société l'inextricable lutte des ténèbres et de la lumière, de la pesanteur et de la grâce, de purifier radicalement nos critères de jugement, et de prendre davantage conscience de ce que notre vie, « beau risque à courir », doit s'édifier dans « cette antique trinité que composent la vérité, la bonté et la beauté ».

Gabriel Ispérian